

## Charles-Marius Barbeau et l'étude des collections ethnographiques franco-américaines d'Europe de l'Ouest (1931-1956)

## Charles-Marius Barbeau and the study of Franco-American ethnographic collections of Western Europe (1931-1956)

Vanessa Ferey

Volume 12, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026785ar>  
DOI: <https://doi.org/10.7202/1026785ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)  
1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ferey, V. (2014). Charles-Marius Barbeau et l'étude des collections ethnographiques franco-américaines d'Europe de l'Ouest (1931-1956). *Rabaska*, 12, 89–107. <https://doi.org/10.7202/1026785ar>

Article abstract

This research note is based on research conducted in the archives of the Marius Barbeau fund preserved at the Canadian Museum of History. The work conducted by the Québec folklorist starting in 1931 at the Musée d'ethnologie du Trocadéro helped to update the knowledge of some of the French collections stemming from its former North American colonies. Due to its ardent collaboration with the French museum specialist Georges-Henri Rivière, the Paris museum was then able to valorize a material culture, unknown until that point, in preparation for the opening of the Musée de l'Homme in 1937. Despite retiring in 1948, the indefatigable Marius Barbeau maintained a scientific correspondence with Georges-Henri Rivière and returned to Paris in 1953. He analyzed several Native American collections, the results shedding new light on the Franco-American heritage in Western European museums.

# Terrains

## Charles-Marius Barbeau et l'étude des collections ethnographiques franco-américaines d'Europe de l'Ouest (1931-1956)

VANESSA FERÉY

Université Sorbonne Nouvelle, Paris

### D'Oxford à Paris, rencontre avec Georges-Henri Rivière

L'anthropologue et folkloriste Marius Barbeau (1883-1969) est mondialement reconnu comme étant un pionnier en matière d'ethnographie du folklore français au Canada. Inspiré par les travaux de Franz Boas, il s'y adonne avec « art et méthode »<sup>1</sup> tant en Amérique du Nord qu'en Europe. Néanmoins, ses travaux au sein des musées de France et d'Angleterre demeurent peu connus. Les collections européennes comptent pourtant parmi ses supports d'investigation sur la culture matérielle des Canadiens français.

En effet, c'est à la fin de ses études de droit à l'Université Laval que Marius Barbeau gagne le vieux continent pour la toute première fois. Il tient à poursuivre sa formation en optant pour l'anthropologie à l'Université d'Oxford. Pourtant, Paris sera la première de ses destinations. Il prend rapidement ses marques au sein du milieu scientifique de l'époque. Durant les vacances, son temps libre lui permet d'assister aux cours de l'École des hautes études, mais aussi de la Sorbonne et de l'École d'anthropologie de Paris. Sa thèse intitulée « The Totemic System of the North Western Indian Tribes of North America » est soutenue en 1910<sup>2</sup>. Il repart ainsi en Amérique du Nord avec un vif souvenir de la capitale française. À son retour d'Europe, Marius Barbeau est engagé au Musée national du Canada, futur Musée de l'Homme. Depuis 1916, il siège à la Société royale du Canada qui possède notamment une section française (il en devient président en 1933). Son expérience euro-américaine séduit également les États-Unis. L'anthropologue est invité à prendre part aux débats de plusieurs sociétés savantes, dont l'American Folklore Society pour laquelle il devient président en 1918. Son engagement

1. « Hommage à Marius Barbeau », *Les Archives de folklore*, Montréal, Fides, vol. 2, 1947, p. 22.

2. *Ibid.*, p. 23.

dans le développement des connaissances sur la culture matérielle franco-américaine le conduit à interagir régulièrement avec la France. Il devient un homme de conseil influent à l'international et ne tarde pas à être sollicité outre-Atlantique.

La Ville de Paris au cours des années 1930 est un véritable chantier muséographique. Les préparatifs de l'Exposition coloniale internationale de 1931 favorisent une prise de conscience au sein du milieu scientifique français. Ses musées sont vieillissants et des transformations décisives de leur maintien demeurent à réaliser pour l'avenir de la Nation. Parmi les fleurons de la France coloniale, un écrin majeur de ses collections : le Musée d'ethnographie du Trocadéro. Or, l'établissement scientifique est probablement l'un des plus affectés de dégradation. Il croule sous le poids de l'âge et de l'intensification des campagnes de collection. La réhabilitation des locaux du bâtiment est urgente et ne peut débiter sans une réorganisation complète de la conservation de ses collections en danger d'une préservation quasi absente<sup>3</sup>. Le directeur de ce colosse aux pieds d'argile, Paul Rivet, américaniste chevronné, fait une priorité de la rénovation de sa Galerie des Amériques. À sa droite, le jeune sous-directeur Georges-Henri Rivière (1897-1985) se lance dans une vaste réflexion sur le réaménagement des salles d'exposition. Jusqu'à présent, elles ne présentent qu'un véritable capharnaüm d'objets amoncelés depuis l'inauguration du musée en 1878. Pour cette lourde tâche, il importe à Georges-Henri Rivière d'être entouré des meilleurs spécialistes de l'ethnographie nord-américaine. De plus, les réserves exiguës et les vitrines de bois désuètes renferment des collections issues de la Nouvelle-France. La lecture de leurs inventaires est peu éclairante. Georges-Henri Rivière remarque que l'on s'y réfère de tout temps comme à des collections désignées « royales » d'après l'histoire de leurs origines décrites dans les inventaires du musée, mais pour lesquelles aucun travail catalographique sérieux n'a été mené. De plus, un solide établissement de nouveaux inventaires descriptifs pourrait encourager de futures collections d'artefacts du même acabit.

Marius Barbeau va alors jouer un rôle tant considérable qu'insoupçonné dans le réaménagement des collections nord-américaines du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Par la même occasion, il va participer à la compréhension globale des collections nord-américaines conservées en Europe de l'Ouest. Son influence débute par un second voyage à Paris lors de l'exposition de 1931. Paris attire les foules du monde entier. La femme et la fille de Marius Barbeau profitent elles aussi de l'effervescence. Le scientifique ne tarde pas à rejoindre la petite famille. Il visite également l'Exposition

3. Cf. Georges Bataille et Georges-Henri Rivière, *Documents, doctrines, archéologie, beaux-arts, ethnographie*, Paris, 1929, vol. 1, n° 10, p. 56.

coloniale au Bois de Vincennes. Il remarque dans une section « nègre de l'Afrique » une série de cuirs peints qui ressemblent « de formes, de style et même de dessin » à des éléments décoratifs repérés dans les Prairies de l'ouest du Canada. Il est frappé par la corrélation puisque les spécimens sont également « modernes ». De plus, des paniers d'herbe sèche en spirales sont de même technique et apparence que celles des Eskimos (notifié « Greenfield » à côté d'« Eskimos »)<sup>4</sup>.

Par ailleurs, l'anthropologue compte bien profiter du déplacement pour programmer plusieurs recherches au sein de réserves muséales qui pourraient répondre à plusieurs de ses problématiques. Dans le temps qui lui est imparti, il vise une étude partielle de quelques collections ethnographiques anglaises et françaises<sup>5</sup> d'Amérique du Nord. Dans un premier temps, il prévoit une séance de recherche sur les artefacts ethnographiques nord-américains du Musée du Trocadéro. Le 25 avril 1931, Georges-Henri Rivière lui réserve un accueil des plus chaleureux, lui-même admiratif des méthodes de préservation des musées nord-américains. Il guide son confrère au sein des réserves et lui présente personnellement les collections américaines. Le folkloriste n'est pas déçu du déplacement : plus de 400 objets vont lui être soumis pour évaluation. Georges-Henri Rivière lui propose de recataloguer les collections « mélangées » du musée concernant les aires géoculturelles étudiées par l'ethnologue. Marius Barbeau accepte et désire passer en revue les objets conservés à Paris. À cette époque, Marius Barbeau est en mesure d'identifier une grande partie des objets issus des communautés autochtones autrefois présentes sur les territoires français d'Amérique du Nord<sup>6</sup>. Son attachement pour la France va se ressentir à travers l'œuvre d'une longue vie de recherches sur le folklore québécois. Parmi les nombreux témoignages de l'influence culturelle française en Amérique du Nord qu'il recueillera, la culture matérielle des Premières Nations est aux origines de l'histoire des Canadiens français.

En Europe, sa rencontre avec Georges-Henri Rivière est donc émotionnellement marquée par un face-à-face avec les plus anciennes collections royales d'objets ethnographiques nord-américains. Au Musée d'ethnographie du Trocadéro, il observe des témoins privilégiés de l'histoire franco-américaine dans ce qu'elle lègue aux descendants de la Nouvelle-

4. Archives du Musée canadien des civilisations (actuel Musée canadien de l'histoire) [désormais AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte B355, Dossier « Coll. Nord-Américaine au Musée du Trocadéro, Paris, 1953 » f. 3.

5. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Museum - Grande-Bretagne, France, 1931 », f. 2.

6. Marius Barbeau a déjà publié de nombreux travaux sur les « Indiens du pays » de l'est et de la côte nord-ouest comme par exemple : *Huron and Wyandot Mythology* (1915), *Indian Days in the Canadian Rockies* (1923), *The Downfall of Témaham* (1928), *Totem poles of the Gitksan* (1929). Cf. « Hommage à Marius Barbeau », *op. cit.*, p. 24.

France. Il est ainsi louable de considérer d'intérêt ethnologique, d'égal à égal, une chanson normande enregistrée dans un village gaspésien et une paire de mitasses<sup>7</sup> huronnes collectée pour un cabinet versaillais. Les collections « royales » de la colonie de la Nouvelle-France sont aussi les collections « nationales » du pays de Québec.

Le Canadien se rend-il compte de l'état précaire de sa survivance ? S'arrête-t-il seulement à penser que la belle culture que lui ont léguée ses ancêtres pourrait l'aider dans l'avancement des arts sur ce continent ? Il est permis d'en douter. [...] Québec glisse à la dérive loin des rivages où ses fondateurs l'avaient établi, et son sort le laisse indifférent. L'isolement ne peut plus le protéger et sa culture ancestrale devient lettre morte. Le melting-pot américain, qui produit la fusion des races, mijote depuis longtemps sur les rives jadis fleurdelisées du Saint-Laurent.<sup>8</sup>

L'implication de Marius Barbeau dans l'élaboration des futurs musées français d'ethnologie est aussi un acte de nationalisme. Il veut pour le Québec et le Canada français un rapprochement des valeurs traditionnelles franco-canadiennes. La montée du Front populaire en France encourage les projets nationalistes, y compris dans l'environnement des institutions de savoirs. Georges-Henri Rivière caresse quant à lui le même rêve de reconnaissance pour le folklore français. Il souhaite voir naître un musée réservé aux traditions nationales. Les collections extra-européennes seraient quant à elles d'autant plus valorisées dans un musée uniquement dédié à leur condition ethnologique.

Georges-Henri Rivière tient à impressionner son hôte par les richesses de la France. Dans un second temps, il invite Marius Barbeau à découvrir les collections ethnographiques coloniales conservées à la Bibliothèque municipale de Versailles. L'Amérique du Nord est représentée dans ce lieu chargé d'histoire entre la France et les États-Unis d'Amérique. Parmi les 197 pages de notes manuscrites.

### **Des recherches préliminaires sur les collections ethnographiques**

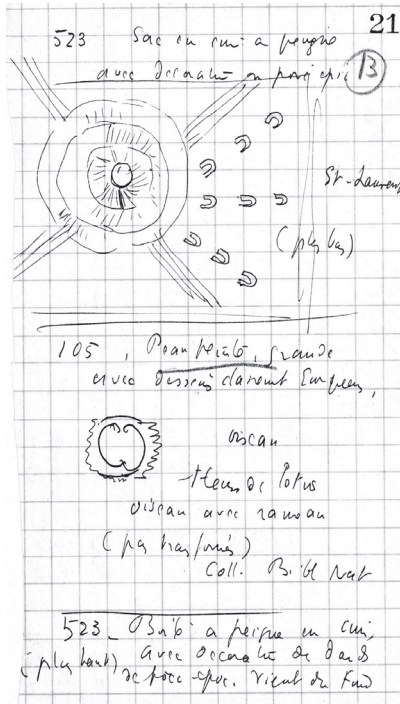
Marius Barbeau offre un examen complet des objets isolés des musées nationaux de la capitale<sup>9</sup>. Les artefacts y sont croqués et décrits. Sa description de la collection ethnographique figure dans des rapports qui seront retranscrits plus tardivement. Il analyse certains objets en s'adonnant à quelques commentaires sur la qualité des pièces : « Petit veston en cuir jauni

7. Cf. Base de données lexicographiques panfrancophone. Entrée « Mitasse n.f. [mitas] au *Trésor de la langue française au Québec* : Partie de l'habillement traditionnel amérindien couvrant complètement ou partiellement la jambe, habituellement faite d'une pièce de cuir souple retenue par des lanières et souvent garnie de franges, de broderies. » Dernière mise à jour: 06/11/13 20:41:17.

8. Cf. « Hommage à Marius Barbeau », *op. cit.*, p. 26.

9. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Coll. Nord-Américaine au Musée du Trocadéro, Paris, 1953 », f. 3.

et tanné (peau de daim) pour enfant pressé et peint. (très beau) » ; « Peau de bison peinte, belle et ancienne, sur un buste d'Indiens ». Il remarque dans la « vitrine du centre », le « guerrier » affublé d'un costume alors décrit par Barbeau comme étant un « modèle ». Il s'agit d'un mannequin du Sauvage du Canada. Il critique les différentes pièces composant son costume : les motifs des jarrettières sur les jambières sont inspirés des broderies françaises ; le carquois de cuir européen avec ses flèches portant un dessin imprimé sur le cuir et peint « paraît absolument européen et n'est pas Indien de facture » ; le calumet hachette est également « purement Européen (tout compris) » avec ses fleurs de lys et ses bandes d'argent. L'exercice lui permet d'émettre des comparaisons avec les autres collections vues précédemment au Musée d'ethnographie du Trocadéro. Les peaux peintes ne lui paraissent pas aussi anciennes que les « meilleures » du Trocadéro. Les « bourses anciennes » apparemment huronnes et iroquoises (décorées en porc-épic, en « rasade » [motif en trait courbé], avec des pendants de métal et du poil de cheval) ou encore les sacs à « pétun » (tabac) sont de même facture que les objets issus de la collection de la Bibliothèque nationale.



**Figure 1**  
Collection Nord-Américaine au Musée du Trocadéro, Paris, 1953.

Carnet original (p. 3-80), p. 21.

MCH, Archives, Fonds Marius Barbeau, boîte B355 f.3.



Il regrettera par la suite un manque de facilités, de temps et d'assistance pour ce travail de longue haleine réalisé sur le vif au sein d'établissements divers et variés : musées, châteaux, églises<sup>10</sup>. L'église Saint-Paul de Paris comporte une statue de marbre à droite d'un autel de côté « supposée sculptée sous Louis XIV d'après Rocquebrune ». Il représente l'Ange de lumière renversant le paganisme. Il a sous lui un homme païen et un petit « supposé » Indien avec une couronne de plumes. Une autre statue à gauche comporte un sauvage nu qui n'a rien d'Indien « dans le corps et la physionomie », mais qui est pourtant accompagné d'un carquois à ses pieds<sup>11</sup>. Ses commentaires sur les pièces mises à sa disposition sont rédigés à la volée sur des carnets de notes qui lui permettent de les dessiner grossièrement. Quelques détails significatifs permettront d'identifier les croquis de retour à Ottawa. En effet, l'exercice consiste également à rendre compte d'un état de la collection au Musée national du Canada.

Un rapport de la visite de Marius Barbeau en Europe est réalisé dès 1931 sous le titre « European Museums and Libraries with ethnographic and handicraft materials of the colonial period of north America »<sup>12</sup>. Bien que l'étude soit brève et incomplète, elle dresse un portrait approximatif, mais réaliste des collections coloniales nord-américaines des musées européens, notamment en France et en Angleterre. Parmi les sujets traités, les collections d'artefacts nord-américains du musée du Trocadéro ainsi que celle du Musée municipal de Versailles forment la majeure partie de son étude. Elles comptent selon lui dans les plus précieuses et vont lui être recommandées par des personnalités savantes parmi les plus illustres de la capitale. Le professeur Marcel Mauss de la Sorbonne et de l'Institut de France lui fait notamment parvenir à temps des instructions pour la consultation des collections ethnographiques du Musée de la marine<sup>13</sup>.

Cependant, d'autres collections muséales sont analysées telles que celles du Musée de la marine du Louvre ou encore du Jardin des plantes de Paris (Muséum national d'histoire naturelle). Marius Barbeau s'est également adressé au Musée de la marine de Paris. Malheureusement, les collections issues des périodes d'exploration qui l'intéressent sont emballées faute d'espace pour les présenter<sup>14</sup>. Il ne manque pas d'observer outre-Manche

10. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « B-F-456 Collection of Indian Specimens in European Museum, 1953 », f. 5. Demande de subventions.

11. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Coll. Nord-Américaine au Musée du Trocadéro, Paris, 1953 » f. 3.

12. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Museum Grande-Bretagne, France, 1931 », f. 2, copie dactylographiée.

13. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « B-F-456 Collection of Indian Specimens in European Museum, 1953 », f. 5. Demande de subventions.

14. Marius Barbeau stipule néanmoins que les collections de Bougainville, la Pérouse et Marchand autrefois au Musée de la marine sont désormais contenues dans 42 caisses (lui a-t-on dit) au

les collections du British Museum de Londres, des Pitt-Rivers et Ashmolean Museums d'Oxford, ainsi que celles de deux musées locaux de Warrick (the Municipal and the Warrick Castle). Le Whitby Museum en Angleterre possède également des artefacts significatifs datant du retour du capitaine Cook des mers du Sud<sup>15</sup>. Au Danemark, la ville de Copenhague possède également d'importantes collections provenant du Grand Nord<sup>16</sup>.

La collection du Trocadéro est alors considérée selon lui comme ayant le plus de valeur et étant la plus significative pour les études d'ethnographie et de folklore canadien. Elle conserve également sa présentation du XIX<sup>e</sup> siècle puisqu'elle est toujours en exposition dans des vitrines « arrangées » et « cataloguées » par Ernest-Théodore Hamy, conservateur du Musée d'ethnographie du Trocadéro au début des années 1880. Georges-Henri Rivière autorise la demande de Marius Barbeau de retirer tous les objets poussiéreux des vitrines, afin de les trier, les recataloguer, prendre des notes des mesures, puis réaliser de nombreux croquis, pour ensuite les remballer en vue d'un futur déménagement prévu dans la réalisation d'un projet en cours : un Musée de l'Homme. Son travail fut réalisé à l'aide d'un assistant et le plus souvent avec Georges-Henri Rivière lui-même. Plus de deux semaines sont nécessaires. Bien que la réalisation de photographies soit fortement conseillée pour donner suite à ces multiples opérations de préservation de la collection, le manque de temps et d'équipements ne le permet pas non plus au Musée du Trocadéro.

*I spent considerable time over them and derived considerable benefit from thir study. By request I sorted out the whole American collections of the Trocadero and Versailles Museums and recatalogued them. The work in the Trocadero alone required more than a fortnight as the collection is important.*<sup>17</sup>

Le chercheur canadien prend soin de commander une série de photographies de spécimens significatifs qui sera réalisée à sa demande. Il commande de faire photographier les Wampums avec leurs dimensions, des sacs, des mitasses, le mannequin « Mandan » ou des récollets, particulièrement son « magnifique » manteau évalué comme de manufacture naskapienne, ses jambières et son sac, ainsi qu'un « magnifique exemplaire » de mocassin. Lors de cet aperçu des collections nord-américaines, les artefacts sont inventoriés selon la

Musée de l'Homme. Cf. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Museum Grande-Bretagne, France, 1931 », f. 2, copie dactylographiée.

15. Selon les analyses de Marius Barbeau en Europe de l'Ouest, les collections du capitaine Cook ont été réparties en plusieurs endroits en Europe, particulièrement à Leningrad, Florence, Londres, Oxford et Whitby. Cf. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Museum Grande-Bretagne, France, 1931 », f. 2, copie dactylographiée.

16. Cf. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Museum Grande-Bretagne, France, 1931 », f. 2, copie dactylographiée.

17. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Museum Grande-Bretagne, France, 1931 », f. 2, copie dactylographiée.



numérotation à trois chiffres de l'époque : « n°000 ». Les deux collections françaises, du Trocadéro et de Versailles, contiennent un grand nombre des plus vieux spécimens d'artefacts nord-américains connus. La majeure partie des pièces de ses collections proviennent de la Nouvelle-France et de la Louisiane. D'après les informations acquises, elles sont réalisées pour le Dauphin de France (sous Louis xv) aux environs du milieu du xviii<sup>e</sup> siècle. La collection des récollets datant de la période française ainsi que le fonds des émigrés provenant des confiscations révolutionnaires font l'objet de toutes ses attentions. Il relate que la collection du roi de France au Palais de Versailles fut séparée en deux parties après la Révolution : la part la plus importante fut donnée à la Bibliothèque nationale de Paris, puis l'autre, au Musée municipal de Versailles<sup>18</sup>. La collection de la Bibliothèque nationale s'enrichit de multiples ajouts transférés au Trocadéro en 1880. Parmi cette collection, certains spécimens datent d'avant 1850, notamment la collection Scouler de la côte Nord-Ouest ainsi qu'une collection d'objets eskimo considérable.

D'après les écrits de Marius Barbeau, le Pitt-Rivers et le British Museum possèdent de nombreux artefacts issus des colonies françaises d'Amérique du Nord. Une grande partie de ces collections sont anciennes et retournent aux divers collectionneurs du temps du Capitaine Cook et autres circumnavigateurs. Le British Museum est en possession d'artefacts majoritairement issus de la côte Nord-Ouest ainsi que des forêts et des prairies de l'Est, tandis que le Pitt-Rivers Museum préserve des spécimens en provenance du début du xix<sup>e</sup> siècle et parfois avant. Le musée de l'université de Cambridge en posséderait également. Ses observations rendent compte du fait que les stades précoces des travaux d'artisanat amérindien dans le nord de l'Amérique peuvent être davantage étudiés grâce aux collections ethnographiques préservées au sein des musées européens. Les objets les plus anciens illustrent le développement des arts manuels autochtones qui jusqu'à présent était relativement peu connu. Selon lui, la culture de l'âge de pierre du nord de l'Amérique a été profondément altérée, sinon complètement transformée. Très tôt, l'influence des Européens engendre l'abandon chez les communautés amérindiennes de l'artisanat autochtone, leurs poteries, leurs outils et leurs armes. Elles s'adonnent alors au style européen. Leur costume, leur broderie ainsi que leurs décorations s'en ressentent. Leurs outils et leurs armes deviennent d'excellents biens de commerce. Et lorsqu'elles ne peuvent se procurer des objets déjà réalisés par les Européens, elles en imitent la fabrication autant que possible. Lors de la période de transformation la plus ancienne, les objets sont réalisés par les autochtones selon des influences

18. Cf. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte B355, Dossier « Museum Grande-Bretagne, France, 1931 », f. 2, copie dactylographiée.

européennes : ils ressemblent davantage à leurs modèles étrangers plus qu'ils ne le seront plus tard après la période d'assimilation.

L'ethnologue relève sur les artefacts amérindiens d'Europe que les dessins floraux et géométriques peints sur des peaux tannées aux environs de 1740-1750 étaient assez uniformes dans le style issu du Labrador jusqu'à la Louisiane alors une colonie française. Ils sont apparemment similaires à ceux produits plus tôt pour les premiers colons sous l'influence des modèles français. La technique se limite plus tardivement aux côtes du Labrador et à certaines zones des Prairies. Les robes naskapi et autres robes en peaux de bisons utilisées comme pare-flèches en sont de bons exemples. Marius Barbeau analyse comparativement certains artefacts, des plus anciens aux plus récents, et remarque que la technique donne ensuite lieu à celle de la broderie en piquants (indiqués comme « dards » parfois) de porc-épic dans les Prairies. À défaut de soie, les artisans amérindiens utilisent les piquants du rongeur afin de tenter de reproduire le plus possible ses effets voluptueux ainsi que ceux des broderies en courbes vues sur les costumes français.

Les premiers spécimens français collectés sur ces territoires montrent que les piquants n'étaient pas « appliqués », mais passés en courant le cuir tel que la soie pouvait l'être à l'aide d'une aiguille. Par ailleurs, le travail de la broderie de porc-épic sur l'écorce de bouleau fut le premier à être produit durant au moins 150 ans<sup>19</sup>. Par la suite, les religieuses de Québec, spécialement dans le couvent des ursulines de Québec, de Trois-Rivières et de la Louisiane, reprirent en chœur cet artisanat. L'Hôtel-Dieu et la congrégation des sœurs de Trois-Rivières et de Montréal participent à l'entreprise. Or, ce n'est que lorsque ces communautés religieuses cessèrent de s'intéresser à la technique après 1800 que les Amérindiens la reprirent en imitant les motifs utilisés, en reprenant les mêmes modèles, outils et matériaux. Dans un autre registre artisanal, la technique de broderie en poils d'original (élan) des communautés huronnes n'est pas plus vieille que le début du XIX<sup>e</sup> siècle selon l'analyse des collections européennes par Marius Barbeau. De plus, il évoque le fait qu'elle est passée par deux périodes postérieures.

D'autres travaux d'artisanat autochtones de la période postcoloniale sont représentés dans les musées visités. Plusieurs concordances selon les dates approximatives des objets de collections et celles des premières présences connues doivent encore être découvertes à l'aide des collections européennes : par exemple, selon des connexions entre les métiers à tisser et les tissages, les ceintures et les jarretières, les mitasses et les « pouches » [poches ?], la sculpture du bois, le travail de la perle, les boîtes et les caisses, etc. À propos des caractéristiques françaises et anglaises ayant une influence

19. Cf. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte B355, Dossier « Museum Grande-Bretagne, France, 1931 », f. 2, copie dactylographiée.

sur les comportements des métiers des natifs américains, Marius Barbeau évoque encore les costumes, chaussures, travaux d'argent et de fer, outils, ustensiles, métiers à tisser et tissage, qui peuvent être étudiés à partir des collections du Trocadéro, du Louvre, mais aussi du Musée de Cluny, du British Museum et du Lexington Museum, et également celles de trois musées dans le Warrickhire : le Musée et Château de Warrick, le Musée de Stratford et les églises de Warrick, de Coventry et de Leamington. Les dessins floraux et géométriques et autres décorations qui prévalaient durant la période coloniale sont notés et croqués selon un certain nombre de parallèles et d'originaux. Il semble évident pour lui que les Amérindiens ont entrepris l'exploitation du système de décoration des Français et des Anglais pour la vente massive de leur artisanat depuis le début du xvii<sup>e</sup> siècle. Dans une quête d'informations toujours plus véridiques sur les arts décoratifs, il y eut une influence directe sur les travaux d'artisanat pratiqués à l'école de monseigneur de Laval à Québec fondée en 1675, tout comme il y eut une influence indirecte sur ceux des Amérindiens qui vécurent sous l'influence de celle-ci<sup>20</sup>.

Marius Barbeau termine le résumé de ses travaux en précisant les musées, églises et châteaux visités renfermant d'autres collections témoignant de ses hypothèses où l'art de cette période peut être observé en 1931 : le Château et Musée de Saint-Germain-en-Laye (salle de Mars), le Palais de Versailles, le (Château ?) de Malmaison, la Cathédrale et le Musée de Chartres, le Musée de Dives en Normandie, les églises de Notre-Dame et de Saint-Denis, ainsi que la Sainte-Chapelle à Paris, à Épinal et dans d'autres lieux en France. En Angleterre, la Tour de Londres et l'Ashmolean Museum d'Oxford en préservent également<sup>21</sup>.

### **Pour une étude « systématique » et collaborative en Europe**

Ce parcours sur les chemins des collections de folklore canadien-français réanime l'étude des collections amérindiennes conservées au sein des musées de France. L'ethnographie française redécouvre alors la culture matérielle de

20. À noter que l'impact de cette école est à relativiser puisqu'elle n'exista que peu de temps d'après l'ethnologue Yves Bergeron, professeur en histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal.

21. Concernant d'autres collections muséales, Marius Barbeau étudie d'autres données recueillies sur des objets de façon comparative à propos de l'ethnographie des peuples du Pacifique et de l'Asie. Les arts de la côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord présentent de nombreuses caractéristiques communes avec ceux des territoires de mers du Sud et de l'est de l'Asie, particulièrement la Sibérie. Une fois de plus, les collections du Musée du Trocadéro, mélanésiennes et de la mer du Sud, sont à l'origine de ses recherches sur les contacts avec les communautés autochtones américaines depuis 1760 et après 1792 dans le Détroit de Bering et les Îles Aléoutiennes. Les collections du British Museum et du Pitt-Rivers Museum lui permettent également d'observer l'influence Kanaka dans l'art de la côte Nord-Ouest ainsi que des analogies entre les communautés sibériennes, esquimaudes et de la côte nord-ouest. Marius Barbeau visite en dernier lieu les collections de chansons folkloriques de France à la Bibliothèque nationale de Paris. Cf. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Museum Grande-Bretagne, France, 1931 », f. 2, copie dactylographiée.

ses anciennes colonies. Cette nouvelle manière de renouer avec l'étude de ses anciens territoires est pour elle un moyen singulier de développer de plus amples relations scientifiques avec l'Amérique du Nord. Elle vise à valoriser son folklore métropolitain mis en péril au cours des dernières guerres et parfois noyé sous le joug de l'expansion de ses colonies actuelles. Le rôle du folkloriste canadien dans la reconnaissance des collections muséales françaises ne s'arrête pas là. Après avoir fait ensemble le tour des collections d'Amérique du Nord, les deux hommes se lient d'amitié. Dès son second retour de Paris, Marius Barbeau entretient la coopération scientifique avec Georges-Henri Rivière de 1933 à 1960<sup>22</sup>.

La passion de la culture populaire de Marius Barbeau soutient celle de Georges-Henri Rivière dans ses entreprises. Il met ainsi à sa disposition ses contacts. Le conservateur français peut désormais « commander » les objets ethnographiques manquants au Musée d'ethnographie du Trocadéro, spécifiquement ceux de la Colombie anglaise où l'ethnologue canadien possède des relations sur la rivière Skeena. Il connaît des agents des Affaires indiennes qui changent de poste et se débarrassent volontiers de leur collection ethnographique en lien avec leurs activités. Il propose parfois de vendre quelques pièces au musée parisien contre des offres d'achat. Au sein de ces collections privées, tous les objets ne sont pas intéressants pour le musée. Les fabrications récentes sont un véritable frein aux opérations d'estimation. De plus, les collectionneurs ne sont pas prêts à vendre leurs objets séparément. Cependant, Marius Barbeau se veut rassurant et confie à Georges-Henri Rivière qu'il ne doute pas qu'ils viendront à cette obligation puisque « dans le moment il y a peu d'institutions ici qui soient en l'état de faire des achats »<sup>23</sup>. Malheureusement, les états financiers du Musée d'ethnographie du Trocadéro ne sont guère plus glorieux et Georges-Henri Rivière se doit de décliner les propositions de Marius Barbeau<sup>24</sup>.

Le 1<sup>er</sup> mai 1937, le gouvernement du Front populaire crée le département des Arts et traditions populaires. Ce « musée central d'ethnologie »<sup>25</sup>, en comparaison avec le « musée central métropolitain »<sup>26</sup> des arts et traditions

22. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Cf. Annexe : Extrait des correspondances de Marius Barbeau avec Georges-Henri Rivière (1933-1960).

23. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Lettre du 23 septembre 1933 de Marius Barbeau à Georges-Henri Rivière.

24. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Lettre du 27 octobre 1933 de Georges-Henri Rivière à Marius Barbeau.

25. Nina Gorgus, *Le Magicien des vitrines. Le muséologue Georges Henri Rivière traduit de l'allemand par Marie-Anne Coadou*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2003, p. 98.

26. Isac Chiva, « Georges-Henri Rivière, un demi-siècle d'ethnologie de la France », *Terrain*, n° 5, 1985, p. 76-83.

populaires, doit être installé au Palais du Trocadéro. Pour Georges-Henri Rivière, une « muséographie humaine » est en marche. Il faut à la France un nouveau musée porteur d'un nom populaire : le « Musée des Arts et Traditions populaires ». Il sera surnommé le « Louvre du peuple » par comparaison au Musée du Louvre sous une version populaire<sup>27</sup>. Dès lors, la vague de la préservation des collections folkloristes doit envahir la France. Dans cet heureux chambardement, les collections ethnographiques des Indiens d'Amérique du Nord forment en partie les collections populaires des Canadiens français. Marius Barbeau encourage Georges-Henri Rivière dans toutes ses démarches. Ce qui est louable pour le folklore français ne peut l'être également pour le folklore canadien-français. Georges-Henri Rivière rendra hommage à la collaboration de Marius Barbeau dans la fondation du musée parisien des arts et traditions populaires françaises<sup>28</sup>.

La notion d'art populaire au musée français survit à la Seconde Guerre mondiale grâce à la vigilance du personnel scientifique de l'ethnologie. En avril 1946, Georges-Henri Rivière donne une communication au Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland : « Recherches et musées d'ethnographie française depuis 1939 ». Son exposé est destiné à expliquer les choix muséologiques effectués durant ces dernières années de guerre d'après une transformation importante des musées d'ethnographie en France. En tant que conservateur du Musée des arts et traditions populaires, Georges-Henri Rivière explique que son domaine particulier est l'ethnographie française, celle de la France continentale dans ses actuelles frontières politiques. Les collections nord-américaines du nouveau Musée d'ethnographie, le Musée de l'Homme, sont pour un temps laissées de côté. Mais, l'étude des folklores américains et canadiens-français n'intéresse pas moins Georges-Henri Rivière. Il poursuit ses travaux avec les nombreux chercheurs invités à collaborer depuis la Libération. Georges-Henri Rivière expliquera que les aspects archaïques de tous les types de folklore présents en France furent sauvés in extremis par l'effort collectif de ses équipes durant la guerre. Ces folklores sont inclusifs de ceux du passé colonial de la France en Amérique du Nord, dont l'étude ne sera peut-être que renforcée par la collaboration de la France avec ses alliés<sup>29</sup>.

En avril 1948, Marcel Rioux de la Division d'anthropologie d'Ottawa écrit à Georges-Henri Rivière afin de l'informer que Marius Barbeau a bien reçu de la Commission internationale des Arts et Traditions populaires sa communication : « Rôle du folklore dans la reconstruction rurale ». Il souhaite

27. Cf. Martine Segalen, *Vie d'un musée, 1937-2005*, Paris, Stock, 2005.

28. Cf. « Hommage à Marius Barbeau », *op. cit.*, p. 22.

29. À noter que le folkloriste québécois Luc Lacourcière fonde en 1944 une section d'archives entièrement consacrée au folklore à l'Université Laval au Canada.

sa diffusion dans le Canada français au travers des organes d'expression française<sup>30</sup>. Au cours de l'année 1948, les échanges de publications entre Georges-Henri Rivière et Marius Barbeau se poursuivent. Marius Barbeau enseigne à l'Université d'Ottawa, à l'Université de Montréal puis à Laval où il participera à la fondation des Archives de folklore avec le folkloriste québécois Luc Lacourcière<sup>31</sup>. Il est chaleureusement remercié pour ses contributions qui « comblent une lacune pénible » dans la bibliothèque du Musée de l'Homme, particulièrement celles portant sur la musique populaire si chère à Georges-Henri Rivière<sup>32</sup>. Les publications envoyées par Marius Barbeau<sup>33</sup>, « éminent savant canadien et grand ami de la France<sup>34</sup> », sont également notifiées dans la revue *Ethnographie française*<sup>35</sup>.

Ce n'est qu'en 1953 que Marius Barbeau revient à Paris poursuivre ses travaux sur les collections ethnographiques européennes lors d'un voyage financé par l'American Philosophical Society. Ses recherches sont menées durant quatre mois de la fin avril à la fin août 1953. Dans sa demande de subvention, il mentionne que les connaissances de ces collections sont nécessaires afin de « démêler » les changements drastiques constatés dans la culture matérielle ou l'acculturation des Amérindiens du Nord depuis les temps préhistoriques. Il s'appuie sur le fait qu'aucune recherche « systématique » aussi lointaine n'a, semble-t-il, été mise en place à partir de collections muséales. Un catalogue devrait être entrepris contenant toutes les informations disponibles comme : la source, les mesures et la photographie de chaque pièce. Marius Barbeau pense également à la diffusion de ces futurs résultats qui seront précieux pour bon nombre d'institutions. Ils devraient être rendus disponibles, si ce n'est complètement imprimés, du moins à quelques exemplaires pour des institutions importantes dans des centres de soutien ou à quiconque en mesure d'offrir son support à cette vaste entreprise. Cette analyse des collections françaises ou anglaises d'objets ethnographiques,

30. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Lettre du 7 avril 1948 de Marcel Rioux à Georges-Henri Rivière.

31. Paul Carpentier, « Marius Barbeau et le Musée de l'homme », *Cap-aux-Diamants*, n° 25, printemps 1991, p. 36-38.

32. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Lettre du 12 juillet 1948 de Georges-Henri Rivière à Marius Barbeau.

33. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Lettre du 7 septembre 1948 de Marius Barbeau à Georges-Henri Rivière.

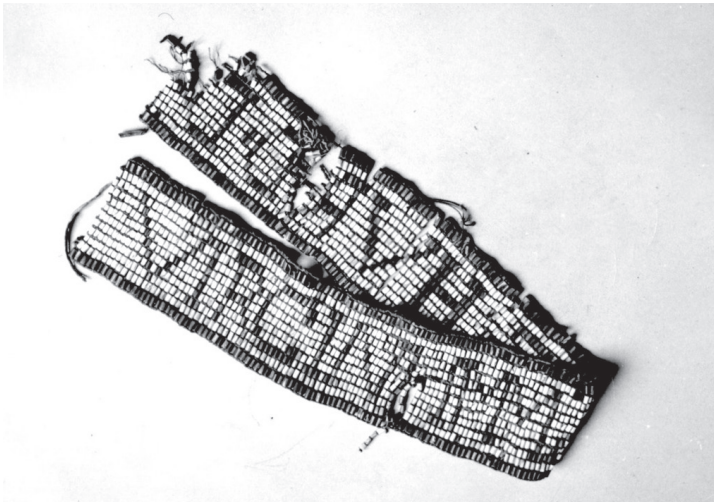
34. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Carte de visite de Georges-Henri Rivière pour recommandation à ses collègues du Musée des Monuments français.

35. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Lettre du 24 septembre 1948 de Georges-Henri Rivière à Marius Barbeau.



complète et comparative de la même période, est nécessaire afin de montrer comment les Amérindiens ont été influencés par les Européens. Ce catalogue doit être « complet et explicite », et donc illustré de photographies<sup>36</sup>.

Par ailleurs, les collections du Musée de la marine sont également définies dans le rapport de Barbeau en 1953 comme ayant été transmises par Londres, comme les objets de la côte Nord du Pacifique, par le comte Palenne, un Russe à Kamtchatka en Sibérie en 1779 afin d'être envoyés à travers terre à Londres. En réalité, les objets furent envoyés à Catherine de Russie et furent gardés à Saint-Petersbourg. Marius Barbeau spécifie l'anecdote afin d'attester la rareté de la conservation de ces pièces en Europe. Il ajoute l'exemple de l'ivoire de défense de morse des anciennes dynasties chinoises qui se procuraient la matière première sur les côtes nord-ouest de l'Amérique via le Détroit de Béring. Ce deuxième exemple vient quant à lui illustrer les premiers échanges commerciaux de la préhistoire avec l'Amérique dont les collections européennes peuvent servir de témoignage.



**Figure 2**

**Ceinture de perle, wampum huron.**

Collection du Musée de l'homme, Paris, M.H. 78.32.155.

Photo Marius Barbeau, 1953, 95-2.

MCH, Archives, Fonds Marius Barbeau,

Photographies de Marius Barbeau, 1953, « Rolls 90 to 99 » boîte B591 f.1.

36. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « B-F-456 Collection of Indian Specimens in European Museum, 1953 », f. 5. Demande de subventions.



**Figure 3**

**Manteau en peau avec motifs peints, Naskapi, Labrador ?**

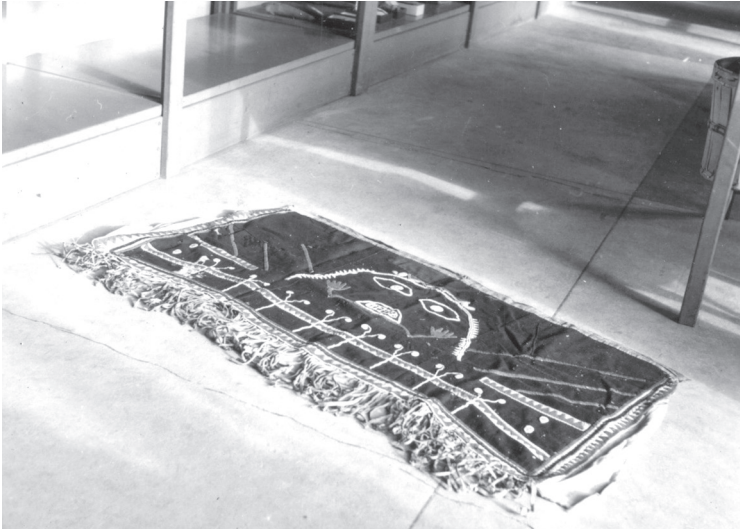
Collection du Musée de l'homme, Paris. Photo Marius Barbeau, 1953, 99-6.  
MCH, Archives, Fonds Marius Barbeau, Photographies de Marius Barbeau, 1953,  
« Rolls 90 to 99 », boîte B591 f.1.

Il effectue lui-même une série de photographies de ces derniers afin de pouvoir lier correctement ses notes aux artefacts parfois déjà décrits en 1931<sup>37</sup>. Il analyse la collection en prenant soin de toujours photographier les pièces qu'il juge les plus importantes<sup>38</sup>. Les 71 clichés sont généralement pris individuellement pour chaque objet sorti des réserves, à même le sol ou sur un large morceau de papier blanc cartonné. Il rédige en 1953 un rapport interne sur ces collections ainsi qu'une copie dactylographiée en vue d'une publication. Cette dernière n'aboutira pas<sup>39</sup>.

37. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 591, Dossier « Photographies : Marius Barbeau 1953, Rolls 90 to 99 », f. 1.

38. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 591, Dossier « Photographies : Marius Barbeau 1953, Rolls 100 to 108 », f. 2.

39. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Coll. Nord Américaine au Musée du Trocadéro, Paris, 1953 », f. 3, f. 4, f. 6.



**Figure 4**  
**Couverture brodée ?**

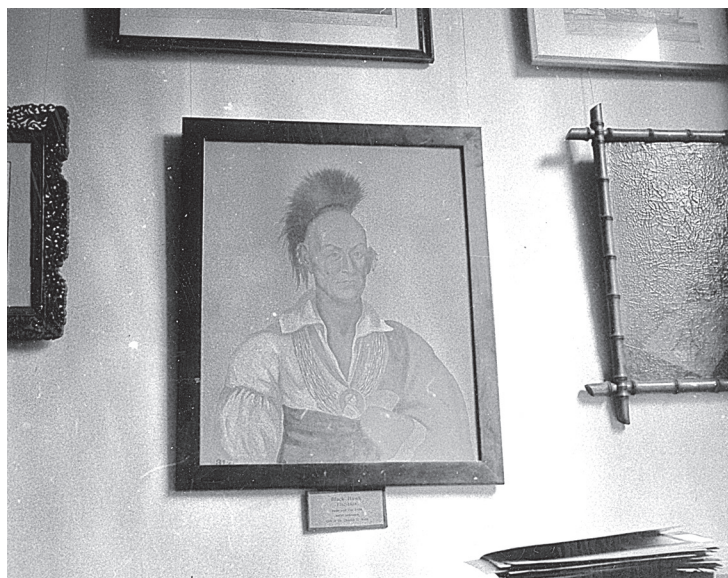
Collection du Musée de l'homme, Paris. Photo Marius Barbeau, 1953, 105-5. MCH, Archives, Fonds Marius Barbeau, Photographies de Marius Barbeau, 1953, « Rolls 100 to 108 », boîte B591 f.2.

### **L'amitié franco-canadienne au service de la science**

En mars 1954, Marius Barbeau rencontre des ennuis de santé. Georges-Henri Rivière en a connaissance et lui demande de rédiger une liste de « dix noms de personnalités représentatives » issus de la Commission nationale. Selon Marius Barbeau, il n'y a pas à sa connaissance de « liste de la Commission Nationale ». Il lui en suggère donc une afin de poursuivre ses échanges pour l'avenir des études ethnographiques entre la France et le Canada<sup>40</sup>. Infatigable travailleur, il désire également achever son travail de photographie des collections nord-américaines du Musée du Trocadéro, ainsi que du Peabody Museum de Salem. Il y retourne cette même année de 1954 afin de réaliser des clichés pour une recherche visiblement consacrée à trois paniers en écorce de bouleau. Il photographie également un portrait de chef à médaille ainsi qu'une corne d'ivoire sculptée<sup>41</sup>.

40. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Lettre du 1<sup>er</sup> juin 1954 de Marius Barbeau à Georges-Henri Rivière. Cf. Annexe : Liste des noms de personnalités représentatives selon Marius Barbeau à Georges-Henri Rivière en 1954.

41. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 591, Dossier « Photographies : Marius Barbeau 1954, Films 2-7 », f. 5.



**Figure 5**

**Portrait de Black Hawk (1767-1838), chef amérindien des tribus Sauk et Fox.**

Collection du Peabody Museum, Salem. Photo Marius Barbeau, 1954, 7-9.

MCH, Archives, Fonds Marius Barbeau, Photographies de Marius Barbeau, 1953,  
« Films 2-7 », boîte B591 f. 5



**Figure 6**

**Scrimshaw sur défense de morse ?**

Collection du Peabody Museum, Salem. Photo Marius Barbeau, 1954, 7-10.

MCH, Archives, Fonds Marius Barbeau, Photographies de Marius Barbeau, 1953,  
« Films 2-7 », boîte B591 f. 5.



En regard de l'implication du Canadien français, les relations culturelles du Musée de l'Homme organisent un déjeuner intime afin de remercier Marius Barbeau de son soutien dans le rayonnement international du musée, y compris celui des arts et traditions populaires. La rencontre réunit ses amis et ses collègues proches du musée, notamment le couple d'américanistes Jacques et Georgette Soustelle (Jacques reprit la sous-direction de Georges-Henri Rivière en 1938)<sup>42</sup>. Ces rapprochements encouragent Marius Barbeau à revenir régulièrement en France.

En 1955, il étudie spécialement les collections ethnographiques nord-américaines de Chartres. Le Wampum de Chartres est l'une des pièces préférablement étudiées. Par l'entremise de l'Ambassade du Canada, l'American Philosophical Society de Philadelphie demande à Barbeau un rapport sur l'artefact<sup>43</sup>. L'ethnologue paraît bien renseigné sur les objets à étudier prioritairement. Il nomme le « Tomahawk de la Réserve » un des artefacts étudiés en août 1955 à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Il en donne une description précise sans s'intéresser davantage aux autres artefacts de la collection institutionnelle dont il fait partie<sup>44</sup>. Avec le temps, Marius Barbeau semble davantage se déplacer pour des analyses précises afin de parfaire ses travaux. L'année suivante, il retourne à nouveau au Musée de l'Homme afin de réaliser une autre série de clichés sur les artefacts étudiés en 1953<sup>45</sup>. La majeure partie des clichés est consacrée à la région du haut Saint-Laurent, de l'Alaska, de la région des Grands Lacs ou encore du Groënland.

\* \* \*

Depuis Ottawa, Marius Barbeau poursuit la communication de ses travaux à Paris. Le catalogue de l'exposition *National asset, Native design* accompagné de l'article sur la partition de « Trois beaux canards – 92 versions canadiennes » l'année suivante, sont tous deux publiés dans la revue *Arts et traditions populaires* de la Société d'ethnologie française<sup>46</sup>. L'article « Medecine Men on the North Pacific Coast » est envoyé à Georges-Henri Rivière en 1959 alors que Marius Barbeau travaille toujours au Musée

42. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Carte de visite de Georges-Henri Rivière pour invitation à Marius Barbeau.

43. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Voyage à Chartres, 1955 », f. 9, Lettre du 29 juillet 1955 de William E. Lingelbach à Marius Barbeau.

44. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 355, Dossier « Canadian Indian Specimen 1955 (Seen in Museums in Europe) », f. 10, Marius Barbeau, Bibliothèque Ste-Geneviève, Paris, août 1955.

45. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 593, Dossier « Photographies 1956, Musée de l'Homme, Paris (France) », f. 9.

46. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Lettre du 26 février 1957 et 12 mars 1958 de Georges-Henri Rivière à Marius Barbeau.

national du Canada, mais également au ministère du Nord canadien et des ressources nationales fondé en 1953, actuel ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien<sup>47</sup>. Les articles « Huron-wyandot traditional narratives in translations and native texts » ainsi que « Trésors des anciens jésuites » parviennent l'année suivante<sup>48</sup>. Les correspondances s'achèvent ici concernant les publications canadiennes offertes à Georges-Henri Rivière. Charles-Marius Barbeau s'éteint en 1969. Ses relations entretenues avec la France sont autant de preuves que d'exemples de coopération scientifique suscitée par l'évolution des musées français et canadiens d'après l'histoire culturelle commune de leurs collections.

---

47. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Lettre du 28 janvier 1959 de Georges-Henri Rivière à Marius Barbeau.

48. AMCC, Collection Marius Barbeau, Fonds Marius Barbeau, boîte 233, Dossier « Correspondance "Rivière, Georges-Henri (1933-1960)" », f. 38. Lettre du 15 novembre 1960 de Georges-Henri Rivière à Marius Barbeau.